

Jean Rolin

Ormuz

**JEAN
ROLIN**

P.O.L
Extrait de la publication

Ormuz

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

LA CLÔTURE, 2002, Folio n° 4067, 2004
CHRÉTIENS, 2003, Folio n° 4413, 2006
TERMINAL FRIGO, 2005, Folio n° 4546, 2007
L'HOMME QUI A VU L'OURS, 2006
L'EXPLOSION DE LA DURITE, 2007, Folio n° 4800, 2008
UN CHIEN MORT APRÈS LUI, 2009, Folio n° 5080, 2010
LE RAVISSEMENT DE BRITNEY SPEARS, 2011, Folio n° 5543, 2013

chez d'autres éditeurs

CHEMINS D'EAU, Éditions Maritimes et d'outre-mer, 1980, La Petite Vermillon, 2013
JOURNAL DE GAND AUX ALÉOUTIENNES, Jean-Claude Lattès, 1982, Payot, 1995, La Petite Vermillon, 2010
L'OR DU SCAPHANDRIER, Jean-Claude Lattès, 1983, L'Escampette, 2008
LA LIGNE DE FRONT, Quai Voltaire, 1988 (prix Albert-Londres), Payot, 1992, La Petite Vermillon, 2010
LA FRONTIÈRE BELGE, Jean-Claude Lattès, 1989, L'Escampette, 2012
CYRILLE ET MÉTHODE, Gallimard, 1994
JOSÉPHINE, Gallimard, 1994, Points-Seuil, 2010
ZONES, Gallimard, 1995, Folio n° 2913, 1997
L'ORGANISATION, Gallimard, 1996 (prix Médicis), Folio n° 3153, 1999
C'ÉTAIT JUSTE CINQ HEURES DU SOIR, avec Jean-Christian Bourcart, Le Point du jour, 1998
TRAVERSES, NIL, 1999, Points-Seuil, 2011
CAMPAGNES, Gallimard, 2000, La Petite Vermillon, 2011
DINGOS suivi de CHERBOURG-EST / CHERBOURG-OUEST, Éditions du Patrimoine, 2002
L'ALBATROS EST UN CHASSEUR SOLITAIRE, Cent Pages, 2011
DINARD, ESSAI D'AUTOBIOGRAPHIE IMMOBILIÈRE, avec Kate Barry, La Table Ronde, 2012

Jean Rolin

Ormuz

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2013
ISBN : 978-2-8180-1411-0
www.pol-editeur.com

À celui des ours qui parle d'une toute petite voix

Après sa disparition, je me suis introduit dans la chambre de Wax à l'hôtel Atilar afin d'y inventorier ses affaires. C'était assez peu de chose : quelques vêtements légers, dont ceux, mis à sécher sur des cintres, qu'il avait pris soin de laver, la veille de sa tentative, comme il le faisait chaque soir, bien que l'hôtel disposât d'un service de blanchisserie, avec une ponctualité exaspérante à la longue. Une trousse de toilette dont je ne détaillerai pas le contenu, par discrétion, mais dont il me semble important, pour la compréhension de ce qui va suivre, de noter qu'elle renfermait, à côté de ce que l'on s'attend à rencontrer dans un accessoire de ce genre, tout un assortiment de fétiches ou de porte-bonheur, tels que des petits cailloux,

des plumes, des perles de verre, ou d'autres menus objets témoignant de la survivance, chez Wax, d'un mode de pensée qui généralement se résorbe à l'âge adulte. Sur un carnet à spirale, des notes éparses, sans queue ni tête, qu'il me destinait afin que je les mette en forme dans ce grand récit de son exploit qu'il me payait pour écrire. Des cartes et des plans par dizaines, reproduisant à des échelles différentes les parages du détroit ou le Golfe dans sa totalité. Un rouleau entamé de bonbons Mentos, une cartouche également entamée de cigarettes Marlboro Light. Et ainsi de suite. Rien de bien intéressant, à l'exception peut-être du livre qu'il était en train de lire, un court roman de Joseph Conrad, *Au bout du rouleau*, dont le titre devait s'accorder parfaitement avec ses propres dispositions lorsqu'il en avait interrompu la lecture. La climatisation fonctionnait, ainsi que le réfrigérateur, à l'intérieur duquel il se trouvait encore deux petites bouteilles d'eau minérale, une boîte de Coca-Cola et une autre d'un soda de fabrication locale, en plus d'un emballage de plastique transparent contenant des grains de grenade dont je savais qu'il lui avait été offert par la réceptionniste de l'hôtel. (Les grains de grenade provenaient d'un jardin que son mari – le mari de la réceptionniste – possédait dans la région de Ker-

man, et qui, selon son témoignage, produisait également des pêches, des pommes et des noix.) En même temps que je vaquais dans la chambre à mes occupations, désormais, je mangeais de ces grains de grenade en les prenant tout d'abord un par un, dans leur emballage de plastique, puis, bientôt, par poignées, tant ils s'avérèrent succulents, et tout cela sans le moindre scrupule, tel qu'aurait dû m'en inspirer la disparition de leur possesseur légitime, mais non sans une certaine appréhension quant aux conséquences possibles de cette goinfrerie sur mon appareil digestif, dont le fonctionnement, d'une manière générale, laissait à désirer. (Wax souffrait lui aussi d'embarras de ce genre, et c'était une des raisons pour lesquelles, à plusieurs reprises, il avait envisagé le report ou l'abandon pur et simple de sa tentative.)

Et maintenant, si vous le voulez bien, nous allons nous rapprocher de la fenêtre, masquée jusqu'à présent par une double épaisseur de rideaux, à travers lesquels la fournaise du dehors parvient à irradier dans un rayon de plusieurs mètres à l'intérieur de la pièce climatisée. Si je les écarte, ces rideaux, une fois surmonté le choc – chaleur et lumière également implacables – causé par la mise à nu de la fenêtre, je découvre peu à peu, au fur

et à mesure que mes yeux s'accoutument à cette lumière, et le reste de mon corps à cette chaleur, une vue assez vaste sur la partie de la ville qui s'étend le long du rivage. Au premier plan, des immeubles moins élevés que celui de l'hôtel Atilar dominent l'intersection de l'avenue Imam-Khomeiny et de la rue 17-Shahrivar, animées l'une et l'autre par une circulation incessante dont la densité varie selon les heures de la journée et connaît un pic en début de soirée. Un peu plus loin, sur la gauche, à la limite de ce qu'on peut voir par la fenêtre à moins de se pencher au-dehors, une mosquée inachevée, mais déjà de proportions imposantes, dresse ses deux minarets, hauts et grêles, au-dessus des allées couvertes du bazar. Sur la droite, la jetée de l'embarcadère – embarcadère d'où émanent, ou vers lequel convergent, à intervalles irréguliers, des vedettes assurant le transport des passagers entre Bandar Abbas et les îles de Qeshm ou d'Hormoz –, la jetée se divise en plusieurs branches dont la plus longue s'avance loin en mer. Celle-ci, presque toujours brillant d'un éclat qui fatigue la vue, est couverte de navires au mouillage, désarmés pour la plupart, le nez au vent, parmi lesquels un observateur averti pourrait s'étonner de découvrir deux cargos de marchandises diverses immatriculés respectivement à

La Paz et à Oulan-Bator, deux capitales dont les ressources maritimes ou portuaires sont généralement ignorées. À l'horizon, quand les conditions météorologiques le permettent, la vue que l'on embrasse depuis cette chambre de l'hôtel Atilar est bornée par les reliefs peu élevés et inégalement accidentés de l'île d'Hormoz, sur la gauche, de l'île de Qeshm sur la droite, et, au milieu, de la plus lointaine (qui de ce fait est aussi la plus souvent masquée par la brume), l'île de Larak : de celle-ci, plus que des deux autres, on peut dire qu'elle contrôle le détroit d'Ormuz, de telle sorte que ce dernier aurait pu tout aussi bien être nommé d'après elle.

Quelques jours auparavant, depuis le bord extrême d'une petite falaise – je dis « petite », mais elle doit bien faire tout de même trois ou quatre mètres de haut –, Wax, pensif, contemple le détroit. Autant dire qu'il contemple une étendue d'eau apparemment sans limite, dont la coloration varie depuis le blanc laiteux, là où la mer se brise, au pied de la falaise, jusqu'au vif-argent là où elle disparaît, à l'horizon, ou se fond, plutôt qu'elle ne disparaît, dans une brume scintillante due à l'évaporation, aux particules de sable en suspension dans l'air ou à Dieu sait quoi d'autre. Entre-temps, elle est passée par différents tons de bleu – dont le turquoise est le plus agréable à l'œil, et celui qu'elle revêt aussitôt déglacée du ressac et de son blanc laiteux –,

au fur et à mesure qu'elle prenait de la profondeur, ce qu'elle fait rapidement, car le rivage, sur la côte sud de l'île d'Hengam, est accore. Mais ce qui le frappe surtout, Wax, dans cette étendue d'eau, compte tenu du projet qu'il a formé de la traverser à la nage, c'est son immensité, bien plus que les nuances de sa coloration. Immensité d'autant plus saisissante qu'au moment où il la contemple, depuis le rebord de la falaise, on n'y relève pas le moindre signe d'une quelconque activité, malgré la réputation qu'a ce bras de mer, comme chacun pourra vous le confirmer, de voir transiter environ 30 % de la production mondiale d'hydrocarbures, ou plus précisément de la part de celle-ci qui est acheminée par la voie maritime. Sans doute, en patientant un peu – ce à quoi n'incite guère, il est vrai, la chaleur infernale qui règne ce jour-là, comme presque toute l'année, sur l'île d'Hengam –, Wax finira-t-il par apercevoir un boutre (ou quel que soit le nom que l'on donne à ces embarcations traditionnelles depuis qu'elles sont motorisées, et pour les plus récentes construites en fibre de verre), ou plus sûrement l'une de ces barques non pontées, équipées d'un ou de plusieurs moteurs hors-bord, qu'utilisent aussi bien les pêcheurs que les contrebandiers, et dont la marine des Gardiens de la révolution, quant à

elle, a fait l'un des principaux instruments de ses tactiques asymétriques. Bon. Malgré tout, se dit Wax, le spectacle de cette étendue d'eau ne constitue pas une invitation à la gaieté. Et c'est alors que, soudainement – peut-être à cause du monstre qui dans la suite du texte va surgir des flots, et hâter le dénouement de cette histoire –, il lui revient en mémoire un vers de *Phèdre*, « Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes », dont il lui semble qu'il l'a bercé dans diverses circonstances de sa vie. Car au moment où nous le surprenons perché sur le rebord de la falaise, Wax n'est plus de la première jeunesse. En fait, ce projet de traverser le détroit d'Ormuz à la nage paraît incompatible avec son âge et sa condition physique, tels que nous pouvons les estimer au jugé. Et c'est pourquoi, au fur et à mesure que l'échéance se rapprochait, il a dû se résoudre, afin de ménager ses chances de succès, à envisager un certain degré de tricherie. Au point que, désormais, il prévoit de ne couvrir par ses propres moyens qu'une partie, si possible assez courte, de la distance à parcourir, et de se faire assister, pour le reste, par des comparses : dans les eaux iraniennes, un marchand d'articles de pêche qui a pignon sur rue à Bandar Abbas, et dans les eaux omanaises un loueur de voitures qui est le seul de son espèce

à Khasab. Mais voici que Wax – qui prétend avoir reçu autrefois une formation de nageur de combat, une assertion invérifiable, comme presque tout ce qui concerne son passé –, voici que Wax entreprend de descendre sur la plage, fort étroite, que surplombe la falaise, en s'aidant des aspérités d'une faille creusée par l'érosion sur toute la hauteur de celle-ci. Bien que la roche dont elle est faite paraisse excessivement friable, et donc sujette à s'effondrer, il parvient à s'y glisser adroitement, avec les gestes économes et précis du nageur de combat qu'il n'a sans doute jamais été, puis à prendre pied sur le sable raffermi par la marée, brûlant quand il n'est pas baigné par le ressac, et tout réticulé de traces minuscules. À côté de ces traces – pas d'oiseaux, empreintes de crabes violonistes dont le relief évoque celui d'un pneu de bicyclette –, Wax observe que de nombreuses bouteilles en plastique, parfois même de véritables talus formés par celles-ci, soulignent le tracé de la laisse de haute mer, comme sur la plupart des plages du golfe Persique ou du golfe d'Oman qu'il a fréquentées auparavant. Ce détail le décourage, comme l'ont découragé les boulettes de pétrole qu'à plusieurs reprises il s'est collé dans les pieds lors de ses tentatives antérieures de baignade dans la région. Au demeurant, surmontant

sa crainte de marcher à nouveau dans des hydrocarbures, il ôte ses chaussures, puis retrousse son pantalon jusqu'au genou. Ainsi apprêté, il s'avance de quelques pas dans la mer, là où le bouillonnement pourtant modéré du ressac lui imprime cette coloration laiteuse qui un peu plus loin, sur un fond de corail, vire au bleu turquoise. Dans le ressac, observe Wax, la mer est tiède comme un potage. Cette circonstance le rassure, dans la perspective de l'exploit, même partiellement truqué, qu'il va tenter d'accomplir, bien que ses origines armoricaines l'amènent à préférer d'habitude, pour un usage strictement balnéaire, une eau un peu plus fraîche. Et comme son esprit, après avoir contemplé cette étendue sans limites visibles qu'il a le projet de traverser, reste en proie à une certaine confusion, Wax associe cette tiédeur de l'eau à une vieille rengaine de l'histoire diplomatique, la volonté prêtée à la Russie d'« accéder aux mers chaudes », qui depuis la première fois qu'il l'a entendu mentionner évoque toujours pour lui l'image d'un moujik au poil hirsute, son pantalon retroussé comme le sien jusqu'au genou, ôtant ses chaussons de teille pour tremper précautionneusement ses doigts de pied dans l'une de ces mers chaudes auxquelles l'accès lui a été si longtemps refusé.

Depuis la position qu'il occupe, vers la mi-octobre 2012, sur la côte sud de l'île d'Hengam, Wax, s'il s'y était maintenu sans discontinuer au cours des dix derniers mois, aurait pu être témoin des faits suivants, parmi beaucoup d'autres surveillés pendant cette période dans le détroit d'Ormuz. Dans la nuit du samedi 11 au dimanche 12 août, à 3 heures du matin, le destroyer *USS Porter*, de la classe Arleigh Burke, entre en collision avec le pétrolier japonais (sous pavillon panaméen) *Oto-wasan*, de 160 000 tonnes de port en lourd. Le pétrolier aborde le *Porter* sur tribord et juste en avant de la passerelle, découpant dans sa coque, au-dessus de la ligne de flottaison, une gigantesque et cunéiforme ouverture, par où s'échappe, comme

les ressorts et la bourre d'un vieux sommier, toute une quincaillerie électronique de haute précision. Comment l'équipe de veille à bord du *Porter*, en état d'alerte renforcée à l'occasion du transit dans le détroit d'Ormuz, et supposée attentive aux moindres mouvements d'embarcations minuscules, telles celles que mettent en œuvre les Gardiens de la révolution, comment cette équipe de veille a-t-elle pu se laisser surprendre par un navire de la taille de l'*Otowasan*, c'est une question sur laquelle le commandant Martin Arriola, relevé de ses fonctions dans les heures suivant la collision, aura tout loisir de méditer. (Il est vrai que cet accident n'est pas sans précédent, même au sein de l'US Navy, puisque un peu plus de trois ans auparavant, dans la nuit du jeudi 19 au vendredi 20 mars 2009 à 1 heure du matin, le sous-marin nucléaire *USS Hartford*, naviguant dans le détroit en immersion périscopique, avait heurté le fond du transport de chalands de débarquement *USS New Orleans*, assez violemment pour occasionner dans la coque de celui-ci une brèche par laquelle se déversèrent 25 000 gallons de fuel, et pour tordre son propre kiosque comme un vulgaire tuyau de poêle.)

Dans la matinée du 16 juillet, à une heure non précisée par les sources que nous avons pu consul-

Achévé d'imprimer sur Roto-Page
en mai 2013
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2351 – N° d'édition : 185043
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : août 2013

Imprimé en France



Jean Rolin
Ormuz

Cette édition électronique du livre
Ormuz de JEAN ROLIN
a été réalisée le 20 juin 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mai 2013
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN : 9782818014110 - Numéro d'édition : 185043).
Code Sodis : N49935-8 - ISBN : 9782818014134
Numéro d'édition : 232859.